

## Le tyran dans les œuvres du programme : puissance réelle ou puissance illusoire ? Comment parvenir à la liberté ?

### Le tyran, un être hors norme

- Le tyran tente de se placer au-dessus du commun des mortels, et veut faire croire à des pouvoirs surnaturels, voire à une nature divine. Cela est très net dans la célèbre lettre 24 des « Lettres Persanes », lettre dans laquelle le Roi de France est qualifié de « magicien ». La coutume perpétuée par le peuple lui-même joue également ici un rôle : traditionnellement, on dit que le Roi est thaumaturge, c'est-à-dire qu'il est capable de guérir certains maux par la seule imposition des mains. Il y en a également une trace dans la lettre 24 : « Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits ».

On peut faire des parallèles évidents avec certaines allusions à des Empereurs Romains dans « Discours de la Servitude Volontaire » de La Boétie ; tout d'abord lorsqu'il évoque Vespasien : « Vespasien, revenant d'Assyrie et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, fit merveilles : il adressait les boîteux, il rendait clairvoyants les aveugles, et tout plein d'autres belles choses auxquelles qui ne pouvait voir la faute qu'il y avait, il était à mon avis plus aveugle que ceux qu'il guérissait. » page 141

Ces tyrans abusent de la crédulité populaire, La Boétie ne se prive jamais de le dénoncer. On en trouve un autre exemple avec Pyrrhus : « Que dirais-je d'une autre belle bourde que les peuples anciens prendent pour argent comptant ? Ils crurent fermement que le gros doigt de Pyrrhe, roi des Epirotes, faisait miracles et guérissait les malades de la rate ; ils enrichirent encore mieux le conte, que ce doigt, après qu'on eut brûlé tout le corps mort, s'était trouvé entre les cendres, s'étant sauvé, malgré le feu. Toutefois ainsi le peuple sot fait lui-même les mensonges, pour puis après les croire. »

Les intellectuels, et on retrouve évidemment de manière très nette cette tendance à l'époque des Lumières, raillent et dénoncent les dangers de la superstition, qui éloigne de l'usage de la Raison.

La croyance aux prodiges, aux miracles, est donc fortement dénoncée dans les « Lettres Persanes » et dans le « Discours de la servitude volontaire ». Etudions maintenant « une Maison de Poupée » sous cet angle. Nora ne divinise pas, à proprement parler, son époux Torvald, mais elle attend néanmoins de lui un miracle. Celui par lequel il la sauverait, en prenant la faute sur lui, tel le Christ. Et d'ailleurs, on peut citer l'évolution des occurrences du mot « miracle » dans la pièce pour en tirer une analyse significative : à travers cette évolution, on peut parler à propos de Nora, comme l'on dit les spécialistes d'Ibsen, d'un « écroulement de l'imaginaire ».

La première fois que le terme est utilisé, il renvoie au confort financier :

Helmer : Ah comme il est magnifique de penser qu'on a trouvé un poste sûr et stable, que l'on a un salaire confortable. C'est un grand plaisir d'y penser, n'est-ce pas ?

Nora : Oh, c'est miraculeux !

Toujours dans l'acte I, Nora utilise à nouveau ce terme pour décrire sa vie parfaite :

« Oh oui, oui, c'est vraiment miraculeux de vivre et d'être heureux ! »

A partir de l'Acte II, à mesure que Nora attend d'être démasquée, le terme de « miracle » vient désigner l'espoir d'une rédemption :

Nora : C'est au fond une jubilation que d'être là et attendre le miracle. »

A la fin, elle expose à Torvald, toujours en ces termes, ce qu'elle aurait attendu de lui :

Nora : J'étais tellement persuadée que tu allais t'avancer et prendre tout sur toi et dire : je suis le coupable (...) c'était ce miracle que j'attendais et espérais avec terreur. »

- Cette représentation du tyran sous les traits d'un être « divinisé » peut aisément déboucher sur le thème de la monstruosité : La Boétie, dans son « Discours », décrit ainsi le tyran : « Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de nos villes, sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux, dont il vous épie, si vous ne les lui baillez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont des vôtres ? » page 116

Le symbole du corps difforme, monstrueux, est un topos dans nos œuvres pour désigner la tyrannie.

De la même façon, dans les « Lettres Persanes », la Turquie est qualifiée à la lettre 19 de « corps malade ». Et, par ailleurs, le thème plus général de la maladie va être employé pour qualifier la banqueroute qui a suivi la défaillance du système économique de Law.

De même, toujours dans le « Discours », La Boétie décrit le tyran en utilisant la métaphore de la tumeur. Il attire les ambitieux tout comme la tumeur attire les humeurs malignes du corps.

« Tout ainsi que les médecins disent qu'en notre corps, s'il y a quelque chose de gâté, dès lors qu'en autre endroit il s'y bouge rien, il se vient aussitôt rendre vers cette partie véreuse : pareillement, dès lors qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de larroneaux et essorillés, qui ne peuvent guère en une république faire mal ni bien, ceux qui sont tâchés d'une ardente ambition et d'une notable avarice, s'amassent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin, et être, sous le grand tyran, tyranneaux eux-mêmes. » page 147

## II. Modalités d'une libération

- Au fond, le tyran n'a donc pas une si grande puissance que cela : c'est plutôt le peuple, comme le montre La Boétie, qui lui laisse ces prérogatives sans chercher à le démettre. Cet auteur, en effet, ne cesse de noter que la servitude du peuple est volontaire.  
« Ce sont donc les peuples même qui se laissent ou plutôt se font gourmander, puisqu'en cessant de servir ils en seraient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre, quitte la franchise et prend le joug, qui consent à son mal, ou plutôt le pourchasse. » pages 113-114

Aucune confiance, par conséquent, n'est possible. Le tyran ne peut en aucun cas s'assurer de la sincérité de ceux qui l'entourent. Le tyran est, finalement, faible, et demeure réduit à s'assurer la servitude de ses sujets en pratiquant des châtements cruels et implacables,

on en retrouve par exemple des traces dans les Lettres Persanes :

« Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrâce du prince, est sûr de mourir : la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais, s'il avait attenté à la vie de son souverain, s'il avait voulu livrer ses places aux ennemis, il en serait quitte aussi pour perdre la vie : il ne court donc pas plus de risque dans ce dernier cas que dans le premier. » lettre 102

- Par ailleurs, il faut noter que le rapport maître/esclave n'est pas si évident, et pas forcément manichéen : c'est ce qu'Hegel nommera plus tard la « dialectique du maître et de l'esclave ».

En effet, nous l'avons déjà vu, souvent, dans les œuvres du programme, celui qui se croit fort apparaît en fait faible, et celui ou celle que l'on croyait faible se montre particulièrement dominant et en position de force.

Cet aspect fluctuant du rapport de domination est bien incarné dans les « Lettres Persanes » par la fonction des eunuques qui sont à la fois esclaves des femmes, et également tyrans à la place d'Usbek quand il s'agit de les châtier.

Dans les « Lettres Persanes », il est évident que les femmes du sérail conquièrent de plus en plus de pouvoir sur Usbek, malgré leur enfermement, et elles ne se privent pas de le lui dire. C'est ainsi que Zélis s'exprime dans la lettre 62 :

« Dans la prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi : tu ne saurais redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes ; et tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance. »

De même, La Boétie, dans son « Discours » montre bien que le tyran, qui se croit fort et puissant, n'est en fait qu'un être faible et misérable :

« Qu'ils mettent un petit peu à part leur ambition et qu'ils se déchargent un peu de leur avarice, et puis qu'ils se regardent eux-mêmes et qu'ils se reconnaissent, et ils verront clairement que les villageois, les paysans, lesquels tant qu'ils peuvent ils foulent aux pieds, et en font pis que de forçats ou esclaves, ils verront, dis-je, que ceux-là, ainsi malmenés, sont toutefois, au prix d'eux, fortunés et aucunement libres. » pages 148-149

- Alors comment s'écarter de la servitude ?

Tout d'abord, tout simplement par le refus : c'est ce que préconise La Boétie. Il suffit, en quelque sorte, de refuser la servitude pour la voir disparaître : « soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres » page 117

Néanmoins, l'auteur glisse rapidement vers un constat pessimiste : si la tyrannie perdure, c'est, finalement, que les peuples ne désirent pas (ou plus) la liberté. (« S'ils la désiraient, ils l'auraient » page 115)

Il s'agit de cesser de « dénaturer » l'homme (par la coutume, la dévotion, etc...) pour faire ensuite renaître ce désir. Néanmoins, ce constat pessimiste sur les peuples peut être rapproché du mythe des Troglodytes tel qu'il apparaît dans les « Lettres Persanes » :

Ensuite plusieurs « solutions » existent :

Tout d'abord, évidemment, le tyrannicide. Dans son œuvre, La Boétie cite plusieurs grands hommes du monde Antique, comme Brutus par exemple, qui ont voulu débarrasser leur peuple d'un tyran ou d'un futur tyran.

Comme dans la pièce « Lorenzaccio » de Musset, le tyrannicide se cache souvent au sein même des familiers du Monarque :

« Voilà pourquoi la plupart des tyrans anciens étaient communément tués par leurs plus favoris, qui, ayant connu la nature de la tyrannie, ne se pouvaient tant assurer de la volonté du tyran comme ils se défiaient de sa puissance. » page 153

L'exil peut également constituer un palliatif à la tyrannie : Usbek le confesse lui-même, c'est la raison pour laquelle il se retrouve en Europe. Il l'évoque dans la lettre 8, il s'est fait des ennemis politique dans son pays et il s'est avéré plus sage pour lui de s'en aller.

« Je portai la vérité jusques au pied du trône : j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu ; je déconcertai la flatterie, et j'étonnai en même temps les adorateurs et l'idole. Mais, quand je vis que ma sincérité m'avait fait des ennemis ; que je m'étais attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du Prince ; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenais plus que par une faible vertu, je résolu de la quitter. » lettre 8

Pour finir, les œuvres du programme évoquent parfois la thématique du suicide : nous l'avons déjà évoquée, évidemment, avec le geste de Roxane à la toute fin du recueil des « Lettres Persanes ».

Quant à Nora, elle songe elle aussi à mettre fin à ses jours, mais elle se retrouve face à la réaction de certains hommes de la pièce : Krogstad, tout d'abord, qui la fait chanter, tout en lui disant que cela ne servirait à rien qu'elle se suicide car il ébruiterait tout de même le scandale (acte II) ; c'est exactement de cette façon-là que réagit plus loin Torvald à l'acte III :

« A quoi me servirait-il que tu quittes ce monde, comme tu dis ? ça ne servirait strictement à rien. Il peut tout de même ébruiter la chose. »

Nora va finalement puiser dans ces réactions calculatrices et machistes la force de partir pour tout recommencer et vivre par elle-même.